

4 mars Table-ronde ENS, salle Dussane, 16h 45

Je remercie Karine Chemla et Hourya Benis Sinaceur pour cette occasion qui m'est donnée aujourd'hui de présenter ce que j'ai vécu concernant la médiation des travaux sur le Cercle de Vienne mais aussi sur Wittgenstein qu'en France on n'avait guère l'habitude de lire en relation contrastée avec ce mouvement qui se cherchait une philosophie. Nos travaux ont démarré vers la fin des années 1970 date à laquelle j'ai formé un groupe avec la collaboration principale de Jan Sebestik. Je n'avais pas encore soutenu ma thèse d'état sur Platon mais je m'orientais déjà vers des questions de grammaire logique dans le cadre d'une philosophie articulée aux *Naturwissenschaften*. Sur le conseil de Karine et Hourya, s'agissant de nos travaux en relation avec les medias, je m'en tiendrai à ceux que nous avons coordonnés au début à l'Institut d'histoire des sciences et des techniques.

Comment ai-je donc vécu la médiation de nos travaux sur le Cercle de Vienne et Wittgenstein, au début des années 1980 ?

Pour situer le Cercle de Vienne qui émergea entre-deux-guerres : c'était un groupe de scientifiques réunis à Vienne, dans les cafés, hors université, venus de différentes branches, qui entendaient se donner une philosophie commune, c'est à dire une langue commune pour traiter des problèmes qui se posaient à eux : fondements, raisonnements, concepts, communication d'idées scientifiques dans cette langue qu'ils voulaient unique et formellement exprimée à l'aide de symboles. Il y avait les mathématiciens : Hans Hahn, Kurt Reidemeister, l'économiste Otto Neurath, le physicien Philipp Frank, puis Schlick et Carnap arrivés d'Allemagne tous deux intéressés par la physique einsteinienne. Ils ont lu le *Tractatus Logico-philosophicus* de Wittgenstein dans ce but d'unifier des langages scientifiques en se donnant une philosophie des mathématiques. Le contexte était celui d'une Vienne appelée « la rouge », socio-démocrate et en pleine « reconstruction sociale » (mot clef). Le mouvement qui ne voulait pas être une doctrine arrêtée de thèses était animé du désir partagé par les intellectuels de l'époque de se démarquer par rapport à la grande Allemagne, en se tournant plus volontiers vers l'internationalité, avec en prime un côté optimiste et frondeur dans la recherche de l'unité des esprits au delà des frontières nationales. Faire l'unité par la connaissance, était dans l'air du temps à Vienne dans les années 1920-30, bien plus que s'engager dans la lutte des classes et la dictature du prolétariat.

Notre entreprise commença au début des années 1980 grâce à une commande d'éditeur (PUF). J'étais consciente des problèmes de réception que nos travaux pouvaient rencontrer puisque le Cercle qui se réunit à Paris en 1935 (congrès du Cercle de Vienne sur l'unité de la science) rencontra un relatif échec et à nouveau en 1937, noyé qu'il fut dans le grand congrès international consacré au tricentenaire du *Discours de la méthode*. Il nous fallait donc marquer une date importante qui fit « tournant », le fameux *Linguistic turn* de la philosophie comme on l'appelle depuis : 1929, année de fameux manifestes dans d'autres champs. Le défi a été de traduire et faire publier le « Manifeste » et sa bibliographie intégralement en faisant également connaître les textes fondateurs de cette philosophie empiriste-logique qui se disait « moderne ».

Il fallait aussi souligner la différence entre Wittgenstein qui au fond m'intéressait davantage et le Cercle, en évitant de « germaniser Wittgenstein » sous prétexte qu'il écrivait pour un public qui n'était pas forcément scientifique, même si le Cercle s'est rangé derrière son *Tractatus Logico-philosophicus*. A cette époque, l'Autriche de ces

intellectuels, ne voulait pas être l'Allemagne, ni même une seconde « petite Allemagne ». Il fallait avec le recul tenir compte de cette différence entre l'allemand-allemand, et l'allemand des auteurs et écrivains austro-hongrois d'un pays qui reçut sa constitution en 1918 (dont l'œuvre fut celle d'Hans Kelsen juriste). Je savais qu'il était également crucial pour la réception de nos travaux de contourner l'obstacle persistant de « l'allergie française à la logique » (J-T. Desanti, introduction à *Méthode axiomatique et formalisme* (thèse principale de Cavaillès, 1937). Enfin, il importait de souligner la provenance continentale (plutôt qu'anglo-saxonne) de cette philosophie de l'analyse du langage des sciences quitte à aller contre le préjugé géographique de l'équation alors communément faite entre philosophie logique et philosophie anglo-saxonne. Sur le plan du contenu, la difficulté majeure était d'expliquer le programme d'un mouvement philosophique mettant en avant une « logique qui expérimente » (Enriquès) en évitant de braquer les tenants en France de l'antipositivisme dont, grâce à ma formation classique, j'avais pu mesurer les réticences. Le Cercle de Vienne, c'était aussi une certaine « philosophie des sciences » à Vienne au tournant du siècle » comme le dit Jan Sebestik dans un exposé prononcé à Beaubourg, dans une conférence organisée par F. Kreisler dans le cadre de l'exposition Beaubourg (publ. In *Austriaca*, 1988). Il fallait comprendre par là une *Erkenntnistheorie* du langage des sciences, ou philosophie « appliquée », mal vue par conséquent par les phénoménologues d'obédience heideggerienne qui mettaient au dessus d'elle la philosophie dite « pure », c'est à dire la vraie. J'ai compris que la distinction entre philosophie pure et philosophie appliquée ou « épistémologie » était foncièrement politique. Je m'en explique dans mon introduction au *Manifeste du Cercle de Vienne* (ouvrage collectif, PUF, 1985, rééd. Vrin, 2010). Il restait encore à montrer l'intérêt pour les arts constructifs (musique, architecture, urbanisme, esthétique de l'habitat) que nourrissait le Cercle de Vienne et ceux qui s'y rattachaient, afin de dissuader les détracteurs de ce courant de penser qu'il tournait le dos aux arts. L'esprit qui l'animait d'une *Aufbau* logique du monde ne reprenait-il pas le titre d'une revue du *Bauhaus*, par opposition à *Abbau* ce mot d'Heidegger qui inspirait tant les phénoménologues français des années 1960 ? La prévalence du modèle de l'architecture était d'ailleurs à prendre presque au sens propre étant donné les liens avec le *Bauhaus-Dessau* où allaient faire des conférences certains membres du Cercle dans les années 20.

Pour marquer le lien avec les arts, j'ai fait jouer le pianiste américain Jay Gottlieb au « Centenaire Wittgenstein » organisé, pour la partie artistique, à Beaubourg en 1989. En 2012, mon livre *Au fil du motif* reprenait cette thématique à laquelle je tenais *Autour de Wittgenstein et la musique* (DelaTour-France). Je suivais, comme on dit, ma petite idée, mais cette fois en creusant mon sillon davantage tourné vers l'art, c'est à dire la musique. Encore maintenant, la convergence entre cette philosophie et la théorie de Schoenberg des douze sons (dodécaphonisme) suscite des travaux comparés. Je m'y suis moi-même employée.

Ceci étant dit, un aspect déterminant était à mes yeux de situer le Cercle de Vienne et Wittgenstein dans « Vienne la rouge » vs l'Autriche la blanche, à cette période assez courte d'entre-deux guerres. Une chose est sûre : s'agissant de la réception, les choses ont mieux que seulement bien marché.

Du côté de la presse : Robert Maggiori nous a consacré en 1985 à la sortie du *Manifeste du Cercle de Vienne* une page entière de *Libération*. On trouve l'article dans son livre publié chez Flammarion 1994 : *Au jour le jour*, p 182. C'est le fruit d'un vrai travail de lecture de première main, et non repris de synthèses faites par d'autres. Son propos

flèche le Cercle de Vienne au temps futur en annonçant la sortie d'un ouvrage qui promet, et déclare, comme pour rassurer le lecteur éventuellement rétif, que grâce à notre ouvrage qui faisait connaître les textes fondateurs de ce mouvement philosophique, « l'unité de la science n'est pas un cauchemar » (ibid. p 185).

Je ne peux recenser toutes les réactions de la presse, mais il y eut aussi des interviews dont une commune avec D. Lecourt, auteur de *L'ordre et les jeux*. Parmi d'autres journalistes Thierry Grillet est venu m'interviewer à domicile. Je me rappelle avoir eu droit à un coup de fil de la BBC chez moi lors du décès de Sir Alfred Ayer, au lendemain du colloque du Centenaire Wittgenstein en 1989. Nicolas Weil, qui organisa en 2005, donc nettement plus tard, un Forum du *Monde* au Mans sur « Penser la musique », m'invita à cause de mes travaux sur la musique, à ce moment là centrés sur Schoenberg et Wittgenstein. Je me rendis compte que plutôt que nos travaux sur le Cercle de Vienne c'est Wittgenstein qui semblait justifier ces invitations et ce que je faisais parallèlement dans le champ musical. Il est vrai que pour moi la musique traitée en parallèle était importante. Pourtant il y avait à dire aussi sur les convergences de vocabulaire entre l'école de Vienne contemporaine du Cercle de Vienne, et celui-ci. Ces convergences ne n'ont pas été démenties encore aujourd'hui. Il suffit pour s'en convaincre d'observer ce qu'a été la migration après le 2^e guerre mondiale du dodécaphonisme viennois à Princeton, les travaux de thèse sur Wittgenstein et Schoenberg, et même les réflexions très nouvelles de Suzanne Langer déjà en 1942. Cette philosophe de la musique américaine, pénétrée de culture européenne et lectrice de Wittgenstein, Hanslick, Cassirer, Goodman, fut très lue par les musiciens chercheurs de l'époque. Cet élargissement devait à mon sens profiter à une bonne réception de nos travaux à condition d'ouvrir le spectre d'une philosophie trop étroitement considérée comme scientifique.

Une coïncidence a joué en notre faveur : les grandes expositions, en particulier le centre Beaubourg lorsqu'il accueillit l'événement « Vienne l'Apocalypse », 1986, qui découvrit une culture entière au public français avec des salles dédiées à Freud, Ernst Mach, la municipalité de Vienne et ses maires, l'art et la littérature, la peinture autrichienne, etc. Il y eut encore le théâtre de Thomas Bernhard : « Un déjeuner chez Wittgenstein » (*Ritter, Dene, Foss*) qui fut joué d'abord comme lecture scénique. Le mobilier fut fourni (prêté) par notre ami Michel Nebenzahl. Judith Magre joua une des sœurs de Wittgenstein. Mais c'était bien sûr autre chose que le Cercle de Vienne pris tout seul.

Je constatais que Wittgenstein plaisait bien plus au public français, et plus vite que le Cercle de Vienne. Je l'attribuai au côté artiste indéniable de Wittgenstein, et au caractère inclassable de ce philosophe qui ne nourrissait pas une philosophie de professeur. En accentuant les rapports entre Wittgenstein et le Cercle, la réception du Cercle de Vienne certes y gagnait, tandis que, inversement, Wittgenstein lui gagnait à être éclairé à travers les travaux scientifiques, en contr'appui, plutôt que comme auteur littéraire (Blanchot fut un des premiers à parler de Wittgenstein). Gilles Granger et Jacques Bouveresse avaient ouvert le chantier et les travaux d'histoire intellectuelle sur Vienne arrivaient nombreux qui déclenchèrent un véritable engouement.

Le vent en poupe, nos travaux contribuaient à la découverte de cette Vienne à distinguer de l'Autriche dite blanche, monarchique et conservatrice. Ce fut notre chance. De là toutes sortes de colloques s'organisèrent (à Cerisy et ailleurs) à l'initiative de différents Instituts autrichiens (à Paris, à Londres, etc.), et français (à Vienne, à Bruxelles, etc.) qui propulsèrent à leur tour d'autres travaux sur ce mouvement, certains consacrés aux savants qui ont compté pour le Cercle de Vienne lui-même et qu'on commençait à

traduire. Je continuais cependant à préserver la différence entre son représentant Wittgenstein qui lui survit encore aujourd'hui, et la philosophie du Cercle devenue une partie enfin reconnue de la « tradition analytique » en un sens muséifié.

J'ai toujours dit que cette mode pouvait être un danger car on passait brusquement du préjugé dû à l'ignorance à l'attractivité de cette philosophie venue de Vienne. L'intérêt pour *l'Autriche 1867-1938* (F. Kreisler) dont on commença à parler abondamment nous découvrait « la naissance d'une identité culturelle » (voir à cet égard les travaux importants de Jacques Le Rider). Or il fallait se garder de « nationaliser » cette philosophie qu'on commençait à qualifier d' « autrichienne ». La bonne réception de ce courant me rendait circonspecte, m'engageant à creuser les spécificités avant d'éviter les amalgames.

Je dois évidemment nommer en premier lieu parmi les Instituts qui nous firent bon accueil l'Institut d'histoire des sciences et des techniques qui hébergea nos activités dès la fin des années 1970, d'abord informellement, jusqu'à ce que je devinsse membre de droit (en 1998) quand cet Institut fut transformé en UMR. A l'époque où nous avons commencé nos activités, Suzanne Bachelard qui le dirigeait faisait confiance à Jan Sebestik qui m'y introduisit. Parallèlement au long de ces travaux toujours commandés par des éditeurs, j'ai personnellement bénéficié, à l'initiative de Rudolf Altmüller qui dirigeait l'Institut autrichien à Paris, d'une Mission des Affaires étrangères d'un mois que je trouvais grassement payée à l'époque. C'était pour travailler à Vienne afin de préparer ce fameux du Centenaire Wittgenstein en 1989, qui fut tenu à la Sorbonne et à Beaubourg (pour la partie art comme je l'ai dit plus haut). Sur plus de 10 ans, plusieurs autres colloques internationaux à commencer par le premier sur le Cercle de Vienne en 1982 que Robert Cohen nous aida à monter (alors qu'il disait le Cercle « worn out », il voulait dire aux USA, furent montés dont Jan Sebestik et moi-même eurent la responsabilité scientifique ces années-là, sans oublier à Nancy plus tard l'accueil de Gerhard Heinzmann et des Archives Poincaré qu'il dirigeait. Ces colloques réunissaient les spécialistes français et étrangers du Cercle de Vienne et/ou de Wittgenstein ainsi que épistémologues plus ferrés sur des proto-fondateurs tels que, à la fin du 19^e siècle, des savants de langue allemande Ernst Mach, von Helmholtz, Boltzmann, mais aussi Brentano. L'intérêt porté sur les rapports entre philosophie et sciences au tournant du siècle en Autriche et en France suscita plusieurs manifestations dont une qui fut organisée à Vienne-même par Otto Pfersmann.

Je fus frappée d'ailleurs par le fait que petit à petit Vienne que j'avais connue déserte dans les années 1960, s'éveillait à sa propre philosophie que les manifestations étrangères lui découvraient.

Contribua encore au rayonnement de ces entreprises éditoriales et de colloques, bien sûr, France-Culture. Beaucoup d'interviews eurent lieu mais une fois seulement sur le Cercle de Vienne à l'invitation de Jean-Claude Milner, qui réagit très positivement au *Manifeste* que je dirigeai. Il présidait alors le Collège international de philosophie où j'ai essayé ensuite, comme directrice de programme puis comme co-directrice, avec François Noudelmann, de sensibiliser le public qui venait pour écouter ce que nous faisions dans ces matières. C'était difficile car le Collège est une émanation de Jacques Derrida qui vouait une franche détestation pour ce genre de philosophie. Il n'est donc pas étonnant que j'aie trouvé là un intérêt plus fort pour Wittgenstein et les questions artistiques que pour la philosophie dite scientifique du Cercle. La mayonnaise prenait mieux que si le propos en restait aux sciences perçues comme « dures » et par conséquent rébarbatives pour un public animé d'une curiosité philosophique. La partie

n'était donc pas jouée pour tout ce qui concernait l'aspect scientifique de la conception du Cercle de Vienne. Au Collège en particulier, je me rendis compte qu'il s'agissait davantage d'exporter la philosophie française à l'étranger que de faire venir la philosophie des sciences étrangère au Collège. Je l'ai dit sans ambages dans la présentation aux 20 ans du Collège qui parut dans la revue *Rue Descartes* qui réunit les Actes. C'était l'année de mon départ. J'espérais faire entrer la philosophie dite analytique au Collège en invitant Hilary Putnam, Ian Hacking, et en aidant à organiser un colloque avec beaucoup de spécialistes anglais en 1988 sur la réception de Wittgenstein (notamment, D. Pears, Brian McGuinness, Gordon Baker avec qui je travaillai ensuite plusieurs années). Les Actes, publiés chez TER peu après, furent rappelés en septembre dernier par Elise Marrou qui coordonna avec Pascale Gillot le colloque sur la réception en France de Wittgenstein à Nanterre. C'était le 3^e après le nôtre (organisé avec F. Gil) si on compte le premier qui fut organisé par Gilles Granger à Aix en 1969. On m'avait dit: Antonia, vous connaissez les étrangers qui travaillent dans ces champs, faites-les venir ! Je ne faisais pas peur car on me savait une analytique impure, venant de la philosophie ancienne et intéressée par toutes sortes de confrontations. Si je faisais venir des étrangers, je ne me prenais pas pour autant pour une française convertie à la philosophie anglo-saxonne et je gardais une forte conscience d'héritière critique, expression mienne. Mais la réception continuait d'être laborieuse. Je trouvais excitant de tenter l'entrée de ces travaux sur le Cercle de Vienne et Wittgenstein dans des lieux comme la Sorbonne Ainsi la proposition de Jean-Luc Marion d'écrire pour sa collection « Epiméthée » aux PUF compta à mes yeux comme une reconnaissance dans ces lieux sacrosaints. Il le fallait, et je ne trouvais pas souhaitable de faire la difficile comme pour préserver la pureté de nos affaires, à l'écart de l'histoire de la philosophie qui s'enseignait comme notre tradition le veut.

Il faudrait mentionner encore des propositions d'encyclopédies, d'invitations à écrire de nombreux articles et monographies par exemple dans *Encyclopedia Universalis* à la demande par exemple de Fernando Gil qui déclara notre *Manifeste* « livre de l'année » (1985) dans le Thesaurus. A quoi s'ajoutèrent les manifestations de grande ampleur organisées à l'étranger. Il y eut autant que je me souviens, en 1988, un Festival des cultures du monde à Strasbourg sous le patronage de Jack Lang. Je me rappelle aussi en l'époque où j'ai été invitée à *l'université européenne* sur « les intellectuels et la modernisation », pour, je cite, « promouvoir l'intelligence messianique dans différentes sociétés est-européennes », juillet-août 1990, à l'Institut de Sociologie alors créé à Budapest à l'initiative du MTA Soros-Foundation. Se constituait alors un Réseau international d'Etudes post-graduate sur les problèmes sociaux en Europe centrale avec offres de bourses aux jeunes chercheurs pour un mois (Imre Hronsky était à la tête du département de philosophie, section histoire de la science, Université Technique de Budapest). Des spécialistes tchèques, polonais, yougoslaves (comme on les appelait à l'époque), ainsi que des chercheurs venant des USA, de l'URSS, etc. y participèrent. Ces missions s'ajoutaient à mes activités dans le cadre de l'Association Jan Hus qui me donnaient une autre occasion de parler du Cercle de Vienne et/ou de Wittgenstein, par exemple à Bratislava de la grammaire chez Husserl et Wittgenstein, avec Françoise Dastur.

La réputation de nos activités dut beaucoup à nos travaux sur les inédits, avec traduction, commentaires, recherches de sources, préparation des colloques, Journées,

réalisation de numéros de revues, et conférences sur place à l'IHPST - plus souvent qu'à l'université où j'enseignais, mis à part un colloque en 2006 à Paris-8-St Denis -.

Il arrivait que des personnalités très représentatives nous visitent occasionnellement et qu'on les fasse alors parler (en anglais), car nous ne pouvions payer personne. Les spécialistes étrangers linguistes, historiens de la logique, et spécialistes de Vienne (R. Haller, Fr. Stadler, E. Nemeth, Brian McGuinness, Jacques Le Rider, etc.) historiens des sciences, anthropologues, et j'en passe, se rendaient ainsi à nos séminaires hébergés informellement à l'IHPST. Comme je l'ai dit, nos activités ne furent officialisées qu'ensuite, et moi qualifiée alors de « membre de droit » après coup en raison de ces travaux.

Notre engagement était tel que les PUF nous avaient même chargés de faire les demandes de droits à leur place car les éditeurs à l'époque ne savaient pas comment faire pour joindre les héritiers des anciens membres du Cercle de Vienne. La co-édition dans les années 90 avec Gordon Baker des *Dictées de Wittgenstein à Waismann et pour Schlick* (donc sur Wittgenstein et un sous groupe du Cercle de Vienne) requérait un accord juridique de coopération entre Routledge et PUF qui échoua. On ne savait pas comment faire cela juridiquement. Les revues furent également nombreuses à s'ouvrir à nos travaux, mais il serait trop long de les énumérer ; de même les ouvrages collectifs et Actes de colloques et Symposia que nous fréquentions régulièrement. Mais mon objectif ici n'est pas d'aligner des publications pour un C.V.

Il est clair qu'il nous fallait rattraper un énorme retard sur l'étranger (USA, Grande-Bretagne, Italie, Allemagne) en luttant contre l'occultation de ce mouvement d'entre-deux-guerres qui ne dura pas longtemps puisqu'il dut s'exiler. L'exil du Cercle aux USA le dispersa mais le décontextualisa aussi gravement, donnant le sentiment qu'il s'agissait d'une philosophie désincarnée pour campus américains. Le Cercle de Vienne était passé en 1935 puis en 1937 en quelque sorte « par dessus » la France où ils s'étaient juste posés comme en transit pour fuir la persécution. Chez nous l'obstacle à la réception a été ensuite la philosophie dans nos années 1960 et, dans notre domaine, l'influence du livre d'Alain Badiou : *le concept de modèle, qui fut réédité en 2007*. J'y ai répondu sur le tard, par mon *Détrôner l'Être*, (chez Lambert-Lucas, 2016). A l'encontre de ses déclarations comme : cette philosophie (de Carnap) est « anhistorique, apolitique », et « bourgeoise », j'entendais montrer que le Cercle de Vienne était à comprendre comme un étonnant mouvement socio-politique qui réunissait des scientifiques engagés, certains de tendance austro-marxiste, donc différente de notre marxisme-léninisme français.

Dès lors, il me parut, à moi en particulier, urgent de faire connaître le contexte sociopolitique entre-deux-guerres, l'aspect social du mouvement, la figure politique d'Otto Neurath, sur fond de cet austro-marxisme qui en avait fait l'ami d'Otto Bauer. C'est un aspect qui a intéressé Jean-Christophe Cambadélis au point d'organiser pour nous par l'intermédiaire de Michaël Soubbotnik, une rencontre dont l'enjeu était évidemment politique. Il me semble que ce fut sans lendemain. Nos travaux étaient sans concession, nous les voulions précis et sérieux.

Pour cette raison, Otto Neurath en qui j'ai vu un philosophe social insuffisamment connu, très original, unique même, m'apparut progressivement comme la figure la plus « sociale » et « politique » de ce mouvement. Je fus étonnée de n'avoir pas vu son nom dans l'excellent article d'Yves Bourdet sur l'actualité de l'Austromarxisme dans l'excellent et assez riche numéro spécial sur Vienne de la revue *Critique*, (1975).

Otto Neurath rendu célèbre par Quine aux USA est le grand oublié en France de ce mouvement. Elisabeth Nemeth à Vienne le rapprochait de Pierre Bourdieu au début des

années 1990. L'impasse en France sur Otto Neurath était et est encore d'autant plus paradoxale qu'il était le plus pro-français du Cercle en tant que promoteur des Lumières françaises au XVIIIe, d'ailleurs amateur fervent des planches de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert. Sur le plan de l'histoire des sciences qui est au centre de cette Journée qui nous réunit aujourd'hui, Otto Neurath, à ne pas confondre bien sûr avec le nazi de Prague, était certainement, de tout le Cercle de Vienne, le plus ouvert à l'histoire et philosophie des sciences. Il avait une idée de la « science en devenir » et cette idée lui suggérait de considérer l'unité de la science sur une base révisable, en renonçant à la thèse d'une fondation incorrigible. Un principe bien à lui de « tolérance » (différent du principe syntaxique dont se réclamait Carnap) lui permettait de choisir au nom de la « syntaxe » entre des langages théoriques alternatifs et aussi, ce qui est crucial pour nous ce jour, le plus ouvert à la diffusion. Il entendait en effet essaïmer la conception du Cercle dans le mouvement en créant de nouveaux foyers de plus en plus loin quitte à franchir les frontières nationales, c'était même son obsession, pour ne pas dire son utopie. C'était donc un philosophe de la diffusion, des medias avant la lettre, mais par le moyen d'une langue universelle telle que la logique lui permettait de l'appréhender.

Au fond, la « langue », conçue sur le modèle linguistique d'une sorte d'esperanto dont Carnap a rapproché lui-même le langage logique dans son autobiographie intellectuelle (éditée chez Schilpp), correspondait à un idéal plutôt pacifiste qu'il avait caressé quand il était étudiant en Allemagne avant la 1^e guerre mondiale. La langue devenait ainsi aux yeux de Neurath qui, lui, avait été économiste de guerre, le véhicule de ce que nous appelons aujourd'hui les medias. Bref, il comptait sur la langue unifiée pour médiatiser la connaissance. Je trouve cela assez fascinant qu'il ait pu attendre de la langue ainsi comprise des services de médiatisation à large échelle que la technologie informatique et les réseaux développent maintenant.

De fait, le Cercle cherchait à travers Otto Neurath à « diffuser internationalement » la science (son langage). C'est pourquoi il nous fallait accentuer l'importance du *langage* de la science en vue de préciser le sens de l'unification et signaler au public que par là, le Cercle tournait le dos au kantisme (Gilles Granger l'a dit avec netteté : Kant a manqué le « langage » des sciences). Le planificateur social qu'Otto Neurath avait été (Munich 1919), aspirait passionnément à cette diffusion par un mode de communication inter-linguistique, afin de contribuer à la fabrication toute leibnizienne d'esprit *d'une lingua franca* pour la science. S'il était résolument anti-fondationaliste, en tant qu'opposé à toute stratégie de « table rase » dans le champ de la connaissance (car anti-cartésien), il revendiquait un engagement sociopolitique qui s'inspirait de la morale provisoire de l'action selon Descartes (voir « le voyageur égaré de Descartes » 1913, article que nous avons traduit dans un de nos premiers numéros de nos *Cahiers de recherches sur la philosophie du langage* soutenus par l'université de Paris 8-St Denis).

Mais voilà, la réception est une chose, la diffusion une autre, plus laborieuse et à laquelle nous ne pensions pas à cette époque. Je l'ai dit, nous avons bénéficié d'une très bonne réception, malgré quelques résistances du côté de l'université que ces travaux étonnaient d'autant que je venais de la philosophie grecque. Comble de l'ironie : nous avons été invités à écrire sur la réception du Cercle de Vienne mais aussi de Wittgenstein, puis sur le « style Neurath » (*Encyclopédie Universalis*), le physicalisme (avec Catherine Chevalley). Et dernièrement sur la réception en 1935 et 37 du Cercle de Vienne (Gayon et Bitbol, eds. récemment réédité aux *Editions matériologiques*), alors que la diffusion restait limitée. Cette disproportion entre diffusion et réception me paraît

frappante. C'est la question de Karine d'avoir à me prononcer sur les relations avec les medias qui m'ont conduite à me rendre compte que la difficulté d'y répondre était en réalité signe d'une difficulté réelle.

Oui, les éditeurs nous ont toujours fait bon accueil, nous avons été invités aux évènements célébrant la création d'associations, fondations, *symposia* divers, à Vienne, Kirchberg, Prague, Oxford et différentes associations promouvant les recherches de la nouvelle génération. Nous avons travaillé avec les Archives (Bergen, Oxford, etc.) auxquelles nous envoyions ensuite quelques chercheurs mordus à l'occasion de ce triple partenariat Vienne-Bergen-Paris que nous avons monté à trois responsables au début des années 2000 sur des thèmes fédérateurs et toujours différents. J'avais réussi à mobiliser quelques chercheurs de Paris-8, ce qui était un tour de force, dans une université qui philosophiquement ne prisait guère le vilain « positivisme ». Chaque année, il fallait mettre la barre à 12 jeunes chercheurs et pas davantage (4 par pays) car aller ainsi à des séminaires en anglais échanger des idées dans une des trois villes à tour de rôle, cela était fort tentant et développait leur goût du voyage pour la recherche et l'échange. Ils étaient donc nombreux à demander à partir. En réalité, peu purent en profiter. Nous n'étions pas une grosse organisation.

Certains ont pu même obtenir des bourses du CNRS norvégien pour faire de recherches aux Archives sur place à Bergen. Cela s'est arrêté l'année suivant mon passage à la retraite. Il y a eu cependant une ou deux extensions de ce séminaire tournant à Tunis grâce à l'esprit d'initiative d'une ancienne étudiante de Jan Sebestik et de moi-même, devenue à son tour une excellente spécialiste du Cercle de Vienne et de Wittgenstein, Melika Ouelbani. La transmission a donc compté. Maintenant, c'est elle qui transmet sur place dans sa Tunisie en organisant des colloques qu'elle publie.

En revanche, je ne pense pas que la création d'un organe de publication de nos activités, soutenu par l'université contribua beaucoup à faire connaître nos travaux. Nos *Cahiers* restaient un organe de publication de nos activités modeste. Nous ne réussîmes pas un temps à obtenir du CNL une aide suffisante pour permettre à des jeunes de traduire d'autres textes. Il reste que ma reconnaissance envers les éditions Vrin est immense car c'est cette maison qui, grâce à Jean-François Courtine, en 2010, réédita tous nos travaux, après les PUF, tandis que l'Harmattan reprenait nos colloques publiés chez Klincksieck. En effet, absolument tout a été réédité. D'où venait alors l'écueil ?

Comme je le disais, la réception n'est pas la diffusion. Il y a d'autres raisons qui cette fois tiennent à nous, à nos conceptions d'époque, à notre génération. Mais aussi, à notre style de travail je dirais sous forme d'ateliers de style quasi-moyen-âgeux. Nous avons ainsi avec le recul une certaine responsabilité dans le choix d'avoir privilégié la réception (travaux de groupe, effet de notre cohésion) par rapport à la diffusion.

Nous travaillions à l'IHPST : dans le froid, sans limite de temps, à nos frais, presque en clandestinité. Pour moi en particulier, c'était un séminaire en plus, où venaient nos chercheurs, il n'était pas rétribué quoique s'ajoutant à mon service normal comprenant à Paris 8 à l'époque un séminaire pour chercheurs, de même au Collège international. Je menais donc deux séminaires de recherches durant plusieurs années dont un était bénévole et pouvait durer plusieurs heures par semaine, le fameux samedi matin.

Notre génération favorisait en effet le travail de groupe un peu pionnier et quelque peu dans l'ombre, à l'abri des médias, volontairement petit. Nous aimions cela et on s'en vantait presque. C'était mal vu à l'époque de rechercher le succès d'opinion, l'effet-

réussite à grande échelle. Le « journalisme », c'était à nos yeux, comme le dit bien Jacques Bouveresse dans ses écrits sur Karl Kraus, le goût pour « l'actualité philosophique », donc de la « mauvaise philosophie ». Ainsi s'exprimait lui-même Karl Kraus, grande figure viennoise, qui a critiqué les médias avant qu'elles n'existent, à Vienne, cela fait maintenant près de 100 ans.

Kraus était une figure brillante, prisée tant par les viennois que par les philosophes de l'école de Francfort. Il combattait le journalisme de l'intérieur, puisqu'il était lui-même journaliste (voir son *Flambeau*). La critique de la culture, c'était celle de sa « marchandisation » (ou de sa « réification » mot d'Adorno). En ce temps-là, nous étions donc plutôt hostiles à la médiatisation en quelque sorte par éthique. Outre les écrits de J. Bouveresse qui d'une certaine façon expriment encore aujourd'hui, à l'ère des medias, une grande méfiance vis à vis de diverses formes de médiatisation, mentionnons un ouvrage qui a gardé quelque peu cette tonalité de méfiance à savoir celui D. Lecourt : *les piètres philosophes*, qui, lui, s'attaque à l'ère des « philosophes de l'écran » (Flammarion 1999). Notre méfiance vis à vis de la diffusion qu'on appelait pas encore « medias », venait de la philosophie-même sur laquelle nous travaillions, et pourtant, Neurath qui en avait été comme je l'ai dit, un de ses meneurs les plus engagés, a entrevu ce que pouvait apporter le parti de la diffusion. Et nous trouvons à l'époque justement que c'était ce que cet encyclopédiste des sciences Otto Neurath qui parlait d' « orchestration des sciences », avait de plus naïf, lui qui brandissait si haut la devise en quelque sorte espérantiste de favoriser la diffusion au plus grand nombre, par delà les frontières !

En conclusion :

S'il est vrai que « sans diffusion, on n'existe pas ! », alors il nous faut bien accepter les propositions sérieuses de travaux et recensions pour des revues et encyclopédies *on line*, ce que j'ai commencé de faire. Ainsi la Revue *Implications on line*, ou *Encyclopédie de philosophie* à laquelle il convient je pense maintenant de participer, proposent des lieux de publications virtuelles qui ont réfléchi aux dérives possibles de « la diffusion pour la diffusion ». J'ai ainsi proposé une nouvelle entrée Neurath qui a été immédiatement acceptée, alors que (faire) traduire et publier du Neurath eût été sans doute plus difficile. Comme les financements sont problématiques, faire publier une traduction par un éditeur d'ouvrages que les medias ne portent pas est peine perdue. C'est non ! Pour des raisons d'argent. Le cercle devient vicieux. Il faut bien vendre.

Que faire ? Puisque Karine Chemla m'a dit de ne pas hésiter à faire des suggestions constructives, en voici quelques unes : Les éditeurs à la page font bien de favoriser les présentations de livres. Ils le font effectivement et avec générosité. C'est un effort à encourager.

Quant aux agents de presse, il leur faudrait prendre si possible le temps d'avoir un accès direct aux travaux des auteurs avec les auteurs ou auprès d'eux, et ce serait une bonne chose. Il convient en effet d'éviter d'en parler à travers des synthèses faites par des conseillers et d'autres lecteurs. Le CNL (Centre National du Livre) devrait également financer plus de traductions, qui sont en plus trop mal payées. Les étudiants seraient ravis d'effectuer en groupe des traductions de l'allemand ou de l'anglais, et cela leur permettrait de gagner un peu d'argent sans avoir à être gardiens de nuit ou éducateurs sociaux dans des collèges chauds.

Il nous reste à nous bien sûr à impliquer les jeunes, favoriser les thèses, les aider à organiser des colloques, ce qui commence à se faire en France depuis ces dernières

années mais se faisait déjà partout ailleurs. La transmission doit s'ajouter à la médiation pour la réguler.

J'ajouterais que concernant la part institutionnelle de tout cela, il faut un aller-retour, à savoir d'une part faire passer dans l'institution les recherches entreprises pour qu'elles soient reconnues, et d'autre part, être à l'affût de la manière éventuellement déformée ou déformante dont les institutions pensent ou parlent à travers les travaux. C'est un nécessaire va-et-vient. Les medias risquent de faire un voyage et pas l'autre.

Le Cercle de Vienne en est un bon exemple : il n'y aurait pas eu de Cercle de Vienne sans une opposition à l'institutionnalité de la philosophie telle qu'elle était enseignée par les professeurs des grandes universités allemandes. Le Cercle de Vienne a lutté contre elle, car le modèle allemand auquel se conformait pour ses enseignements de philosophie, l'université de Vienne, régnait. La philosophie du Cercle de Vienne a pu se développer en partie grâce à une résistance préventivement anti-pangermanique menée par ses représentants à l'endroit des postes de professeurs à l'université. Il leur a fallu ainsi défendre obstinément et sans relâche la succession sur le poste de « philosophie des sciences inductives » d'Ernst Mach à l'origine venu de Prague, de manière à conjurer à chaque fois le risque de perdre le poste en voyant nommer sur lui un représentant de l'idéalisme allemand, ce qui aurait fait avorter le programme d'une « conception scientifique du monde ». Le *Manifeste de 1929* est très clair à ce sujet. Rappelons-nous ce titre éloquent : « Comment les institutions pensent » (titre du livre de l'anthropologue anglaise Mary Douglas, 1999).

Ainsi, l'institution peut sournoisement contribuer à délégitimer, en sous-mains en quelque sorte, des écrits et des conceptions importantes qui passent mal sur le plan de la diffusion. Pour cette raison, il est tout aussi important de la questionner que d'en attendre une légitimation. A cet égard, les deux mouvements de recherche et de questionnement critique de la médiatisation s'imposent solidairement. Des jeunes compétents en matière de facilitation de travaux difficiles doivent s'y intéresser. C'est au fond la vieille question de la popularisation qui se pose à nouveau par de nouveaux moyens. Kant songeait à des médiateurs pour faire comprendre sa *Critique de la raison pure*. Fin 19^e, un savant comme Ernst Mach pouvait écrire des « *Populäre Schriften* ». « Problèmes de philosophie » de Russell obéit à ce but tandis que ses *Principia mathematica* sont jugées inaccessibles au lecteur moyen. Qu'est-ce qui empêche que les « Lumières sociales » (expression viennoise des années 1920 et de Neurath en particulier) n'éclaircissent, à condition d'être bien comprises, les processus de diffusion par les medias ? Ce ne sont pas les sciences, ni leur histoire, ni leur philosophie.

Les medias exigent un certain retour aux Lumières, mais réajustées au siècle, et réévaluées. Sans oublier la valeur du combat d'un Karl Kraus, je préfère cependant cet optimisme-là, à la méfiance systématique. Rien ne dit non plus que la langue reconstruite en une grande syntaxe permettant une communication extensible des savoirs au grand nombre comme en rêvait Otto Neurath, puisse réaliser en ce monde ce qu'une diffusion bien pensée serait en mesure d'assurer pas à pas sans mégalomanie. Ce qui est en question, ce n'est pas la diffusion mais les moyens technologiques de la rendre possible, qui peuvent se retourner contre elle et ses contenus.

